

**LA MORT DU PERE**  
**José Luis Peixoto**

(Hélène Waisman, Anne-Marie Bachelet)

**TABLE DES MATIERES**

**José Luis Peixoto, BIOGRAPHIE** **page 1**

**ANALYSE DU RECIT** **page 2**

# JOSE LUIS PEIXOTO

## Biographie

José Luis Peixoto, né le 4 septembre 1974, est originaire du petit village de Galveias, dans le Haut Alentejo dans lequel il passe ses 18 premières années. Il fait des études supérieures en littérature moderne à l'université de Lisbonne, ajoute une spécialisation en anglais et en allemand. Il débute comme journaliste et critique littéraire, tout en publiant des textes de poésie et de prose. Puis, il est nommé professeur dans plusieurs écoles. En 2001, il se consacre entièrement à la littérature.

A 26 ans, son premier roman, *Sans un regard* (Grasset, 2004), porté par une écriture exceptionnelle et un univers bouleversant, lui vaut le Prix Saramago.

Avec ce livre déjà culte, puis *Une maison dans les ténèbres* (Grasset, 2006), José Luis Peixoto s'impose comme l'un des écrivains les plus doués de sa génération. Ses livres sont traduits et publiés dans 26 langues.

## LA MORT DU PERE José Luis Peixoto

Voici un livre qui parle à chacun d'entre nous car, comme l'auteur, nous avons tous connu, le vide, le désarroi et la solitude que cause la perte d'un être cher. Un texte beau, puissant, empreint d'une poésie bouleversante de justesse et de simplicité

« Papa. » Ce mot, employé seul et suivi d'un point, revient très souvent. Il se suffit à lui-même. C'est une phrase à lui tout seul. Plus qu'un appel, il traduit un puits d'émotions : l'auteur se fond en son père et l'absorbe en même temps. « Je pars de toi, je voyage par tes chemins, je me perds dans l'enchevêtrement de toi, je voyage dans l'obscurité que tu as laissée et j'arrive, j'arrive finalement à toi. Papa. » (p. 26-27)

Le père vient de mourir et pourtant il est là, sous forme d'ombre, de silence, de fine lumière.

La mère, « veuve de tout », et le fils sont comme « enchaînés » l'un à l'autre par un même désarroi : le père les habite, mais il n'est plus. Point de paroles : il y a entre eux une forme de communion qui s'exprime dans les regards lourds qu'ils posent l'un sur l'autre (p. 23)

Sa mère lui a donné les clés de la maison et de la voiture. Les clés, symbole de ce que son père avait construit et que le fils manipule maintenant avec les mêmes gestes que le père. Une fois au volant, un souvenir de jeunesse l'envahit : celui de son père lui apprenant à conduire. Il revit la confiance que lui manifestait son père en lui laissant le volant, la gravité des explications, les douces réprimandes : « Tu m'apprenais » (p.26). Et lui, le fils, en tirait fierté. Il a conscience d'être ce que son père a fait de lui : « Tu as tout réussi. Tu m'as donné ce que j'ai. Tu m'as construit ... », dit-il (p. 33).

D'un souvenir de bonheur, on passe sans transition à la vue du cercueil et à la réalité de la mort. La mort, c'est la nuit noire, épaisse ; c'est la pluie drue, lourde, qui vous fait courber le dos et emporte tout autour de vous.

Et la lumière qui pointe chaque matin, le printemps qui s'impose comme si de rien n'était, les gens qui vaquent à leurs occupations habituelles, tout cela sonne faux, irréel, comme feint. Car avec la disparition du père, rien n'a plus de fondement, d'existence réelle. « La pluie et la nuit : rien d'autre, papa », dit-il (p. 28).

Son père était aussi son ami : « ... je pensais en avance, comme tu pensais. Papa. Je te racontais tout dans la certitude de ne pas te perdre, et je t'ai perdu. J'ai perdu mon ami » » (p. 34)

Il décrit les affres de la maladie avec réalisme. Impuissant, il accompagne tendrement son père. Le père autrefois si fort, devenu vulnérable comme un enfant : « Père que je n'ai jamais vu si vulnérable, regard d'enfant effrayé et perdu qui demandait de l'aide. Père, mon petit enfant. » (p. 38).

Des images juxtaposées s'imposent à son esprit : celles du père tel qu'il était autrefois et tel qu'il est devenu : ses cheveux bouclés devenus rares - ses lèvres souriantes, maintenant marquées par la douleur.

Dans le tiroir de la table de nuit, le fils trouve la montre que son père avait posée là. Elle continue de tourner, comme si le fil du temps « ne pouvait être coupé à tout instant, comme s'il ne pouvait être coupé abruptement ... pour ne jamais plus nous réunir » (p. 43) ... Et il met la montre à son poignet.

Dans un autre tiroir, il redécouvre un message d'amour qu'il avait écrit, enfant, à son père et que celui-ci avait soigneusement conservé... Et il pleure.

Il passe la nuit dans la maison, seul, mais en compagnie de son père. Il est dans le « noir le plus noir ». Un noir qui n'existait pas du vivant de son père. La maison tout entière est noire, froide et la peur s'insinue : la peur d'avoir à continuer sans celui qui l'accompagnait et le protégeait.

Le jour se lève, le fils ouvre les fenêtres. Sous le soleil, les couleurs se ravivent, la nature se réveille. Le fils revoit son père, et lui-même à côté, cueillant des fruits et les mangeant, tirant l'eau du lavoir pour arroser le potager et les arbres que son père a plantés. Et soudain, la douleur, fulgurante : son père ne chaussera plus ses bottes en caoutchouc, restées à leur place, pour aller au jardin. Il le sait, son père ne verra pas ce matin, ni les suivants, mais, malgré lui, il espère « Je sais et j'espère encore » (p.48).

Le fils est maintenant au cimetière où son père « brille parmi ceux qui dorment » (p. 52). Le père - en photo sur la tombe - et le fils se regardent intensément. Le fils se souvient de la lente et douloureuse agonie du père.

Il n'y aura plus de printemps, plus d'été, à moins d'imaginer ces mots « printemps » et « été », prononcés par le père. Rien ne sera plus jamais pareil. « Ni les nuages, ni le firmament ne sont plus les mêmes », dit-il (p. 59). Tout n'est plus que mensonges.

La douleur de ne plus jamais pouvoir voir, entendre, toucher son père le transperce, mais il porte son père en lui. Il a enfilé ses vêtements, au propre comme au figuré. Il sera fort, comme son père lui a appris à l'être. Et il rassure son père : « ... je porte ton nom, et tes certitudes et tes rêves en l'espace des miens. Repose : je ne permettrai pas qu'il t'arrive du mal. Ne t'attriste plus, papa. Je suis fort sur cette terre sous mes pieds ..." (p. 61).